

**Toute la France debout
pour la Victoire du Droit !**

Les Origines et le Sens de la Grande Guerre

PAR

M. GEORGES LEYGUES

Député, Ancien Ministre
Président de la Commission des Affaires Extérieures



ÉDITÉ

PAR LA LIGUE FRANÇAISE DE L'ENSEIGNEMENT
3, Rue Récamier, PARIS

Residenza
di S. M. l'Imperatore

**Toute la France debout
pour la Victoire du Droit !**

LES ORIGINES ET LE SENS DE LA GRANDE GUERRE

PAR

M. GEORGES LEYGUES

Député, Ancien Ministre
Président de la Commission des Affaires Extérieures.



ÉDITÉ

**PAR LA LIGUE FRANÇAISE DE L'ENSEIGNEMENT
3. Rue Récamier, PARIS**

REDACTOR
DE L'INDEMNIS

Conférence faite à Toulouse, le 22 juillet 1917, par

*M. GEORGES LEYGUES, Député, ancien Ministre, Président de
la Commission des Affaires Extérieures, sous la Présidence
de M. JEAN CRUPPI, Député, ancien Ministre, et sous le
patronage du Comité Central des Œuvres de Guerre du Dépar-
tement de la Haute-Garonne.*

Les Origines et le Sens de la Grande Guerre

I

POURQUOI NOUS SOMMES EN GUERRE.

L'examen des causes et des origines du conflit permet d'établir irréfutablement que l'Allemagne a voulu la guerre; que pendant quarante-cinq ans elle l'a prémeditée, préparée avec une méthode, une application et une ténacité soutenues par la volonté ferme et nette de la déclarer un jour, à l'heure jugée opportune par le gouvernement.

Ces causes sont d'ordre social, intellectuel, politique et économique. Elles se déterminent l'une par l'autre et ont agi l'une sur l'autre.

Causes sociales. — Une noblesse féodale militaire, organisée en caste, ayant une idéologie propre qui en fait un survivance dangereuse au milieu de l'Europe, portant comme couronnement de hiérarchie le roi de Prusse et le gouvernement prussien, a maintenu en Allemagne, pendant que les peuples voisins évoquaient vers les conceptions démocratiques et pacifiques, un état d'esprit belliqueux, une volonté de guerre, parce que sa fonction est de faire la guerre et qu'elle ne peut se maintenir, en tant que classe privilégiée, que par la guerre. Battue en brèche socialement et politiquement, elle a usé de toute l'influence dont elle jouit sur le Pouvoir pour déclencher la guerre.

Causes intellectuelles. — Une culture essentiellement germanique et réaliste qui tend à développer, non la recherche du vrai, le culte de la liberté et du droit, mais la glorification de la force, l'admiration du succès, la foi dans la toute-puissance et l'omnipotence de l'Allemagne, a créé un patriotisme étroit et agressif, un esprit public violent, dominateur, nourricier de fortes vertus combattives, mais réfractaire à tout sentiment de justice et d'humanité; a fait pénétrer dans la conscience allemande la conviction que l'Allemagne occupe le premier rang dans tous les domaines de la pensée et de l'action, et qu'elle doit gouverner le monde.

Causes politiques. — Sous l'influence du militarisme prussien, des victoires de 1866 et de 1870, de l'éducation et de la presse, de l'afflux soudain de la richesse, du développement démographique (la population a doublé dans l'espace de trois générations), de la complicité du pouvoir et des classes dirigeantes, l'Allemagne a élaboré une doctrine d'expansion, de domination et d'asservissement, le *pangermanisme*, s'en est intoxiquée et a prétendu l'imposer au monde quand elle a cru que l'instrument de réalisation, l'armée, était prêt, tout à fait prêt.

Causes économiques. — Pays agricole et pauvre dans son ensemble, l'Allemagne est devenue, après 1870, un pays industriel, grâce à l'abondance du charbon et du fer, au bas prix de la main-d'œuvre et à l'activité d'une bourgeoisie à qui l'accès du pouvoir est interdit et qui déploie ses forces dans les affaires. Ce développement industriel a été rapide, démesuré, commandé d'abord par les nécessités intérieures, puis par les marchés extérieurs. La surproduction a amené la politique des débouchés, puis la politique coloniale. De là est né un impérialisme économique allemand, caractérisé par l'illimité, la déraison (sous une apparence de raison) qui, dans l'ordre financier, industriel et commercial, a provoqué un tel déséquilibre, entre l'activité productrice et la capacité de consommation, que l'Allemagne s'est trouvée acculée à ce dilemme : aboutir à la banqueroute économique ou s'emparer du marché universel.

Les Ligues. Le PanGermanisme.

Quel organisme a groupé, entraîné, mis en œuvre ces forces de désordre et les a tendues vers la guerre? Ce sont les Ligues militaires et les Ligues pangermanistes. Nous avons trop dédaigné, en France, l'influence de ces groupements. Ceux qui en signalaient les dangers préchaient dans le désert, quand ils n'étaient pas accusés, par une certaine presse, de méconnaître de parti pris les intentions pacifiques de l'Allemagne.

Les premières Ligues ont été fondées en 1886. Elles ont pris pour devise les paroles du Grand Electeur : « Souviens-toi que tu es Allemand; que tu as pour but : le développement de la conscience nationale; pour objet : l'expansion de la richesse et de la puissance germanique; pour champ d'action : le monde. »

Les plus grands personnages de l'Etat : princes, généraux, amiraux, évêques, pasteurs, recteurs, professeurs d'université banquiers, chefs d'industrie; les plus grands journaux de l'Empire, depuis les plus conservateurs jusqu'aux plus libéraux; la presse indépendante, (s'il en est une à Berlin), et la presse officielle, les sociétés financières, les écoles, la masse du peuple, ont soutenu ces associations, dont quelques-unes, comme la Ligue Maritime, comptent plus de 400.000 adhérents.

Les Ligues, qui ont leurs journaux, leurs imprimeurs et leurs libraires, ont inondé l'Allemagne et le monde de cartes, (en particulier de la carte au liseré bleu du Congrès de Vienne), de statistiques, de livres, de tracts, de toute une littérature à la gloire de la nation allemande et de libelles contre les voisins et les rivaux de l'Allemagne. Les fonctionnaires, les maîtres d'école, les professeurs, des gens soudoyés par le gouvernement, des fanatiques, des croyants, ont commenté ces publications et se sont livrés à une prédication nationaliste qui a attisé les haines et allumé les convoitises.

Avant la guerre, les publications les plus exaltées et les plus haineuses de Naumann, de Harden, de Rohrbach, de Wolff de

Frobenius, de Zitelmann, de Frymann, etc., se vendirent à des millions d'exemplaires. Jamais les œuvres de Kant et de Goethe ne furent lues aussi avidement que la brochure : *Si j'étais l'Empereur*, et le pamphlet contre la *Légion étrangère*.

Les Ligues développent inlassablement des thèmes, tirés ou inspirés de Clausewitz, Moltke, Bismarck, Treitschke, Nietzsche, Bernardhi, etc. Voici les principaux :

Les peuples forts ont seuls le droit de gouverner. Les nations dégénérées ou faibles doivent disparaître. La vie n'est qu'agression, incorporation ou exploitation. Il est absurde de dire : « Heureux les pacifiques », il faut dire : « Heureux les belliqueux et les vaillants parce qu'ils seront les maîtres de la terre ». L'Allemagne est l'ordre, la force et la beauté du monde. Les peuples qui refusent d'accepter son hégémonie sont des peuples rebelles ou des peuples incapables de comprendre. Ils doivent être châtiés ou contraints à confesser la maîtrise allemande. L'Allemagne n'est qu'au début de son évolution. Elle a, en dehors de ses frontières, d'immenses territoires à revendiquer, des millions d'hommes de sa race à libérer. Le traité de Verdun lui a arraché ses plus belles provinces; elle restera, malgré sa grandeur, une puissance humiliée tant qu'elle n'aura pas rétablie les frontières du Saint-Empire germanique. L'Allemagne doit régner sur la mer comme sur la terre, pour assurer le développement de sa politique mondiale et de sa richesse. L'Allemagne est au-dessus des conventions et des traités qui lient le commun des peuples. Le caractère de sa mission lui interdit d'hésiter devant l'emploi des moyens pour atteindre son but. La guerre n'est pas un fléau; elle est d'essence divine; elle est la gloire suprême de l'humanité, parce qu'elle sélectionne les races. La guerre préventive est la bonne guerre. Le peuple qui, ayant des possibilités d'action, se laisse arrêter par des scrupules vulgaires et permet à l'ennemi de le surprendre, se trahit lui-même. Le besoin crée le droit. La force est le droit. Le conquérant, pour tirer les avantages de sa conquête, doit imposer sa volonté et assurer l'anéantissement politique et ethnique du vaincu.

Dans toutes les grandes crises, c'est l'Allemagne qui a sauvé la civilisation.

Aux plaines catalauniques, ce ne sont pas les armées accourues de tous les points de la Gaule, à la voix d'Aétius, qui ont arrêté Attila : c'est le peuple allemand.

A Poitiers, ce ne sont pas les Francs de Charles Martel, les Wascons et les Aquitains de Eudes qui ont chassé les Arabes : c'est le peuple allemand.

A Lépante, ce ne sont pas les Italiens, les Espagnols et les Grecs de don Juan d'Autriche qui ont anéanti la puissance ottomane : c'est le peuple allemand.

Sous les murs de Vienne, ce ne sont pas les légions polonoises de Sobieski qui ont dispersé les Turcs : c'est le peuple allemand.

A Waterloo, ce ne sont pas les Anglais de Wellington qui ont arraché la victoire des mains de Napoléon : c'est le peuple allemand.

L'Allemagne prépare à l'univers une ère dont elle sera la iumièrre et la sève. L'Europe va connaître des temps nouveaux. Les races qui la peuplent ne disparaîtront pas toutes; mais les Allemands les domineront. Seuls ils posséderont la terre, exercent les droits politiques, auront une marine et une armée.

Après avoir ainsi falsifié l'histoire pour se créer des titres à la domination du monde, les panégyristes des Ligues dressent le bilan politique et moral du présent.

Le voici :

La Russie, sans unité politique et sans unité nationale, révolutionnaire, mystique et vénale, incapable de volonté et d'action, oscille entre le despotisme et l'anarchie.

L'Angleterre, corrompue par la richesse, affaiblie par les divisions intérieures, ébranlée dans sa puissance navale, n'a plus les moyens de soutenir ses ambitions impérialistes.

L'Italie, entraînée malgré elle par la force d'attraction des Empires centraux, n'a vécu que de leur alliance et n'est qu'une façade peinte.

L'Espagne n'éveille que le souvenir d'un brillant passé.

Les Polonais, les Tchèques, les Magyars, les Serbes, les Monténégrins, les Roumains, les Yougo-Slaves, ne sont qu'une poussière de nationalité, agitée et malsaine, qu'il faut balayer.

Le Danemark, taciturne et douteux, détient indûment les clefs de la Baltique.

La Hollande, stagnante et molle, comme le marais où elle est assise, ne peut échapper à une ruine prochaine que par son retour dans la famille germanique.

La Belgique, minée par deux forces dissolvantes, le catholicisme et le socialisme, est un voisinage intolérable pour un peuple sain et soucieux de l'avenir.

La Turquie, caduque et résignée, ne voit son salut que dans la protection des Hohenzollern.

La France, déchue de son antique grandeur, n'est plus qu'un phare pâlissant à la pointe occidentale du vieux monde.

Et au-dessus de la décadence, de la faiblesse et de la corruption générales, l'Allemagne se dresse pure, noble, puissante, glorieuse, invincible!

De semblables propositions révolteraient l'esprit français, épris de vérité et de mesure; mais elles satisfont l'esprit allemand, accoutumé au mensonge et à l'emphase.

Conformément à ces principes, les pangermanistes proposent la suppression des petits peuples « parce qu'ils font obstacle « au mouvement général de centralisation que commande la « maîtrise de l'humanité. »

Ils feignent d'ignorer que la grandeur morale, le génie et la puissance civilisatrice des peuples ne se mesurent pas au nombre de leurs habitants et à la surface qu'ils occupent sur le globe terrestre. Athènes, Jérusalem, Florence, Venise, la Belgique, la Hollande, telles provinces de France, ont exercé sur les esprits et sur la marche de l'histoire un influence souvent décisive, et elles n'étaient que des cités ou de petites républiques.

Ces prétendus conducteurs de peuples ne sont que des oppresseurs de peuples.

Leur conception politique et philosophique du monde dissimule une soif de domination inextinguible et ne tend qu'à pré-

parer ou à justifier les plus monstreux attentats.

Ce qu'il y a de grave, c'est que cette conception n'est pas le produit de cerveaux déséquilibrés, le caprice extravagant de fanatiques, de pédants ou de soudards en délire, mais le reflet fidèle de la pensée allemande, des Allemands de toutes les conditions et de tous les partis.

La politique du Gouvernement.

Nous avons vu ce qu'était la politique des Ligues. Voyons ce que fut la politique du Gouvernement, c'est-à-dire de l'Empereur.

Pendant un quart de siècle, Guillaume II n'a devant lui qu'une Europe divisée et impuissante.

L'Autriche, gouvernée par les Magyars, n'est qu'un fief de la Prusse.

L'Italie, engagée par son alliance, observe et se tait.

La Russie se débat dans les problèmes d'Extrême-Orient, et, après Moukden, se recueille, panse ses blessures, essaie de sortir de l'ornière où la bureaucratie, les intrigues de la Cour et la vénalité des grands l'ont embourbée.

La Turquie, grâce à l'aveuglement des nations jadis ses protectrices, devient une colonie allemande.

La France et l'Angleterre, animées par de mesquines rivalités, se détournent des questions européennes où leur avenir est engagé et sont prêtes à s'entre-déchirer pour un lambeau d'influence à Bangkok, un banc de pêche à Terre-Neuve ou un flot de boue à Fachoda, quand elles ne s'épuisent pas en des dissensions intestines.

Jamais période ne fut plus propice à la réalisation du rêve imperialiste de l'Allemagne.

Une chance splendide s'offre à Guillaume II. Le prestige de la victoire, la puissance de son armée et de sa flotte, l'essor prodigieux de son empire, les solides qualités de son peuple, l'imprévoyance et la faiblesse de ses rivaux, lui créent une

situation unique dans l'histoire. Il lui suffirait d'un mot pour délivrer l'Europe du cauchemar qui l'opresse. Il pourrait être le médiateur, le pacificateur universel, le génie constituant d'un monde nouveau, l'une des plus grandes figures du siècle; mais, incapable d'une pensée haute et libre, il ne peut soutenir son merveilleux destin et il s'abaisse à n'être qu'un intrigant vulgaire, un maniaque, hanté d'ambitions romantiques et mystiques, un agent provocateur, un fauteur de discorde et de trouble, et il soulève contre lui la conscience universelle.

Partout où il peut atteindre, il égare l'opinion, suscite des malentendus, accumule les difficultés, ravive les haines, aggrave les conflits. Dur et méprisant avec les faibles, on le voit obséquieux et perfide avec les forts. Il essaie de brouiller la France et la Russie avec le Japon; la France et les Etats-Unis avec la Grande-Bretagne; l'Italie et l'Espagne avec la France; la Turquie, la Bulgarie et la Grèce avec les nations à qui elles doivent la vie et la liberté. Il tente de nous compromettre dans une alliance russo-allemande contre l'Angleterre. Il est mêlé aux intrigues qui précèdent la guerre hispano-américaine et la guerre russo-japonaise. Et ces agissements sont toujours masqués par des lettres amicales et des messages de sympathie qu'il adresse aux nations, aux souverains et aux chefs d'Etat dont il médite la perte.

Par une dépêche célèbre au président Krüger, il encourage les Boers à la résistance contre l'Angleterre, et, la guerre déclarée, il abandonne Krüger et il se flatte d'avoir fourni à lord Roberts le plan stratégique qui lui a permis de conquérir le Transvaal; et, au moment où il trahit les Boers, il trahit aussi l'Angleterre, car il fait demander à Petrograd et à Paris si la Russie et la France ne seraient pas disposées à intervenir pour mettre fin aux empiétements britanniques en Afrique.

En échange de larges priviléges en Anatolie, de la concession du Bagdad et de la mainmise politique sur Constantinople, il livre aux Turcs la nation arménienne et il assiste froidement au massacre systématique de plus d'un million d'êtres humains, parmi lesquels 700.000 femmes et enfants.

Il va à Rome; il s'incline devant le trône de Saint-Pierre et il écrit à la princesse Louise à propos de sa conversion au catholicisme : « Je hais cette religion que tu viens d'embrasser. »

Il nous flatte; il proclame sa volonté de paix, son désir d'entretenir avec la France des relations amicales; pour endormir nos défiances, il fait soutenir par ses socialistes, dans les congrès internationaux, les doctrines pacifistes, le désarmement, et il prépare contre nous le coup de grâce qui doit, cette fois, selon le mot Bernhardi, « nous effacer du rang des grandes nations et consommer notre asservissement définitif. »

Jamais un élan vers la vérité et la justice; jamais un mouvement de générosité ou d'humanité : sourire, geste, promesse, foi jurée, tout est parade, mensonge, perfidie, trahison.

Ce prince est notre plus mortel ennemi, parce qu'il sait que la France est l'obstacle principal à l'établissement du pangermanisme. Elle écrasée, la route serait libre.

Il se rappelle ce que Frédéric II a écrit dans ses Mémoires :

« L'Autriche et la Russie étant d'accord avec la Prusse, il n'y a plus qu'un obstacle au partage de la Pologne : la France. Le partage est possible : la France dort. »

La France est une puissance morale et militaire indispensable à l'équilibre du monde. Frédéric II le proclamait. L'histoire l'a prouvé. Quand elle est affaiblie ou impuissante, la politique d'agression et de spoliation n'a plus de frein.

Les nations qui laissèrent accabler la France en 1870 peuvent calculer maintenant ce que sa défaite a coûté à la sécurité et au bonheur des peuples. Elles peuvent se demander aussi ce que serait devenue la Liberté en 1914, si la France ne s'était pas levée pour la défendre!

Le déclenchement de la catastrophe.

Pendant quarante-cinq ans, sous la poussée de la caste militaire, de l'idéologie pangermaniste, de l'impérialisme économique, de l'éducation et de la presse, l'Allemagne a préparé les

esprits à la guerre, adapté son armée à ses desseins, et, quand elle a cru qu'elle était absolument sûre, par l'attaque brusquée, la violation de la Belgique, l'écrasement de la France d'abord de la Russie ensuite, d'imposer à l'Europe son hégémonie, elle a déclenché l'événement. L'Autriche lui en a fourni le prétexte en adressant à la Serbie un ultimatum inacceptable, dont les termes avaient été, au préalable, communiqués à Berlin, et en décrétant la mobilisation générale, malgré l'acceptation de cet ultimatum. La France et la Russie ne furent pas dupes de la manœuvre et virent qu'il ne s'agissait pas, pour les Empires du centre, de châtier les soi-disant complices du drame de Sarajevo, mais de perpétrer un coup de force contre la double-alliance. L'Angleterre déconcertée d'abord par l'énormité de l'attentat, aperçut vite le caractère européen de la crise, et, résolument se rangea aux côtés de la France et de la Russie.

L'Allemagne et l'Autriche savaient qu'en tirant le premier coup de canon sur Belgrade elles posaient tous les problèmes dont l'ensemble constitue ce qu'on appelle « La question d'Orient » : Constantinople, Salonique, les Balkans, les Détroits, l'Asie-Mineure, la Méditerranée, et qu'ainsi posés, ces problèmes ne pouvaient être résolus que par un bouleversement du système européen.

L'Entente, menacée dans ses intérêts vitaux, ayant épuisé tous les moyens de conserver la paix, n'avait plus qu'à s'avouer vaincue ou à tirer l'épée.

Pour que la guerre eût pu être évitée, il aurait fallu que les nations qui ne voulaient pas subir le joug allemand ne se laissent pas envahir par les agents de l'Allemagne, asservir par les banquiers de l'Allemagne, tromper par la presse de l'Allemagne, subjuguer par la diplomatie de l'Allemagne; qu'elles ne permettent pas, en 1908, l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine, ni en 1911, les provocations marocaines, qu'elles suivissent d'un œil attentif l'immense effort diplomatique et militaire accompli au-delà du Rhin de 1910 à 1914; il aurait fallu, en un mot, qu'elles crussent à la guerre et qu'elles s'y préparassent avant et non pendant.

Par ce qui précède, on voit que cette guerre est la lutte sans cesse renaissante, entre les deux principes qui régissent le monde, depuis les premiers jours de l'histoire : l'autocratie, la force brutale et les appétits de domination, d'une part; la démocratie, la force morale et les énergies civilisatrices, de l'autre.

Que veut l'Allemagne?

Que veulent les Alliés?

L'Allemagne veut gouverner le monde.

Les Alliés veulent que chaque peuple ait le droit de se gouverner lui-même.

II

POURQUOI LA GUERRE EST LONGUE.

Déclarée le 2 août 1914, la guerre dure encore.

La guerre est longue. Pourquoi?

1^o *La guerre est longue parce que la France a porté presque seule, pendant deux ans, le poids d'un ennemi supérieur en nombre et en matériel; parce que cet ennemi a préparé la guerre pendant quarante-cinq ans, avec un esprit d'offensive; parce que cet ennemi dispose d'un contingent militaire proportionnel au chiffre de sa population, qui est de 68 millions d'âmes; parce qu'il possède une industrie militarisée qui est la plus formidable de la terre; parce qu'il a pour alliées l'Autriche, la Turquie et la Bulgarie, dont les armées s'articulent avec la sienne et se soumettent aveuglément à sa direction; parce que ses alliés et lui ont des frontières limitrophes formant un bloc compact et occupent le centre du champ de bataille européen et le champ de bataille oriental.*

La conquête du temps.

2^o *La guerre est longue parce que, lorsque l'ennemi eût conquis l'espace par l'attaque brusquée et la violation du droit, il nous imposa une guerre d'un caractère nouveau, la guerre de tranchées, véritable guerre de siège qui exige la mise en œuvre d'un matériel énorme, oblige l'assaillant à battre en brèche l'ennemi jour par jour, à lui arracher ses positions une à une et à faire précéder chaque marche en avant d'une préparation lente et méthodique.*

L'alternance de l'offensive et de la défensive, dont les résultats sont parfois considérables sur l'ensemble des opérations, sur la résistance et le moral de l'ennemi, mais qui ne s'inscrivent pas sur le sol par de grandes lignes, marquant l'avance ou le recul, a été souvent une cause pessimisme. Pour apprécier ces opé-

rations exactement, ce n'est pas sur le *plan de l'espace*, mais sur le *plan de la durée* qu'il faut les juger. Il ne faut pas compter les kilomètres carrés qu'elles nous ont fait conquérir; mais les semaines et les mois qu'elles nous ont fait gagner.

3° *La guerre est longue parce que la France a brisé l'effort d'un ennemi qui se croyait sûr de vaincre, et qui, selon les probabilités, devait vaincre l'Europe en six mois*, et que cet ennemi ne déposera les armes que lorsqu'il sera à bout de forces ou qu'il aura perdu l'espoir de réparer ses défaites et de ressaisir la victoire.

L'ennemi avait vu juste en calculant que la Russie n'était pas prête et ne pouvait l'être de longtemps, n'ayant pas d'industrie et de réseau ferré stratégique; que l'Angleterre, dépourvue de matériel et de cadres, ne serait en mesure de porter ses armées sur le front qu'après les rencontres décisives. Mais il s'était trompé sur les forces morales et la valeur militaire de la France, sur la probité et le patriotisme de nos partis politiques, sur l'âme de notre jeunesse. Il avait tout prévu, sauf la bataille de la Marne, bataille à la Napoléon par la conception, l'exécution, le coup d'œil et l'élan; bataille de géants par la rudesse des coups assénés sur l'ennemi et par l'héroïsme sur-humain de nos soldats, la plus grande bataille-maneuvre de l'histoire.

Pour être victorieux, l'ennemi était obligé de battre la France et la Russie par un coup de surprise dans une campagne courte et violente. Pour se sauver et sauver le monde, la France et ses Alliés étaient obligés de faire durer la guerre, de manière à rétablir l'équilibre des forces, si gravement rompu à leur détriment, et à priver l'ennemi des avantages que lui assuraient sa longue préparation et la soudaineté de son attaque. La guerre est longue parce que la France a conquis le temps, le temps d'attendre les Alliés et les neutres qui entrent en ligne, avec tous les moyens qu'exige la guerre moderne, parce qu'elle a conquis le temps nécessaire au monde pour pénétrer le sens profond, le caractère social et humain de la lutte engagée.

L'avenir dira que la conquête du temps fut la plus grande.

victoire de cette guerre et la conception même de la guerre en sera profondément modifiée.

Les batailles de la Marne, de l'Yser, de l'Artois, de Champagne, de Verdun, de la Somme, sont des batailles gagnées pour le monde civilisé. C'est pour cela que tous les peuples ayant une vie, un esprit, un caractère, une figure historique, une souveraineté, et que ne retenaient pas d'impérieuses nécessités politiques ou matérielles, sont debout à nos côtés.

L'Angleterre, l'Italie et le Japon sont là : la Russie fut et sera là, la Roumanie, la Belgique, la Serbie, le Monténégro sont là ! A Picpus, sur la tombe du compagnon d'armes de Washington, le colonel Stanton, commandant le premier bataillon américain, a dit : « La Fayette, nous sommes là. »

Demain, les républiques latines du Nouveau-Monde, et peut-être d'autres peuples de l'Europe, se joindront à nous. Il fallait à tous *le temps* que nous avons gagné. Les Alliés d'hier, d'aujourd'hui et de demain, parachèveront avec nous la victoire. Ils mettront l'Allemagne hors d'état de nuire pour des siècles. Mais la France est et restera la nation qui fut la première au péril et à l'honneur et qui brisa militairement le plan militaire de l'ennemi. Sans l'armée française, sans le peuple français en armes, contenant pendant quinze mois la poussée de l'envahisseur, la France, l'Europe et le monde étaient asservis à la domination germanique, c'est-à-dire à l'autocratie politique, au corporalisme militaire, à la morgue sociale d'une clique, à l'exploitation industrielle et commerciale d'un peuple sans scrupule, avide et brutal.

4° *Enfin, la guerre est longue parce que la grandeur du but poursuivi dépasse la commune mesure des guerres d'autrefois et que chaque nation engagée joue son existence de nation, au sens propre du mot.*

III

**POURQUOI IL FAUT TENIR JUSQU'A LA VICTOIRE
COMPLÈTE, DÉCISIVE, INCONTESTÉE.**

Parce que la paix juste et durable est encore impossible.

L'Allemagne est partie en guerre avec des plans grandioses d'annexions. L'armée, le gouvernement, le parti conservateur, les éléments pangermanistes, la grande industrie, l'Université, les Ligues, qui sont responsables de la guerre, restent fidèles obstinément au plan initial, affectent une confiance inébranlable et réclament toujours l'élargissement des frontières, des annexions, des bases navales, des colonies. Mais ces manifestations sont plus bruyantes que sincères. La réalité éclate à tous les yeux. Le doute a pénétré dans l'âme allemande et y exerce ses ravages.

L'attaque brusquée, entreprise avec des moyens formidables, des effectifs supérieurs en nombre, des armées réputées invincibles, favorisée par la violation de la Belgique neutre, a été brisée sur la Marne. La guerre sous-marine, redoutable mais non décisive, n'a privé l'Entente ni de matières premières, ni de munitions, ni de vivres, et n'a pas empêché les contingents américains de débarquer sur le sol de la France. Le blocus qui enserre l'Allemagne n'est pas rompu et l'Entente n'est pas bloquée. La révolution russe condamnant pendant quatre mois le front oriental à l'immobilité, les intrigues pour la paix quand même, menées par les agents de l'Allemagne et entraînant la dissolution de l'armée russe, ont permis à Hindenburg de ramener sur le front occidental presque toute l'artillerie dont il dispose et un grand nombre de divisions nouvelles; cependant il n'a pas rompu nos lignes; il n'a pas repris les positions que les armées franco-anglaises lui ont enlevées, et il a été contraint de poursuivre son mouvement de recul.

L'Allemagne s'aperçoit, après trois ans d'une lutte gigantesque et de sacrifices humains sans précédent dans l'histoire, qu'elle ne battra pas l'armée française, qu'elle ne battra pas les soldats de l'Entente, que son rêve de domination universelle est anéanti et que le monde entier, épouvanté par ses crimes, se dresse contre elle pour défendre la Civilisation. Cependant elle lutte encore. Pourquoi? Parce que ses gouvernants lui ont dit que, si elle n'a pu nous réduire par la force, elle nous vaincra par la politique et l'intrigue et, comme il y a en elle un fonds immense de crédulité et d'orgueil, elle le croit. Elle résistera à la pression des armées, au resserrement du blocus et aux menaces de la faim, tant qu'elle gardera confiance dans l'action de ses diplomates et de ses agents de trahison et qu'elle espérera gagner le dernier quart d'heure sur la lassitude ou l'anarchie générales.

Après avoir essayé de provoquer un mouvement favorable à sa cause chez les neutres, par sa note du 12 décembre 1916, et d'amorcer des négociations de paix, sans formuler de propositions positives, de manière à désagréger le bloc des Alliés, mis en présence, en plein combat, des difficultés inhérentes à la liquidation d'une grande guerre, elle a tenté de surprendre la bonne foi des socialistes internationaux et de nous faire imposer *sa paix*.

Elle a essuyé un double échec.

Et voilà que, pour échapper à la défaite et au châtiment qui approchent, elle a recours à une suprême manœuvre; elle met en mouvement les forces catholiques et fait dire par le député Erzberger qu'elle serait disposée à accepter une paix sans annexion ni indemnité, une paix blanche, une paix de *statu quo*.

Que serait la paix du « statu quo » ? Ses conséquences

La paix du *statu quo*, telle que l'entend l'Allemagne, serait le retour pur et simple à la carte géographique et aux conditions politiques de l'Europe et du monde, telles qu'elles étaient

le 30 juillet 1914. C'est-à-dire que l'Allemagne garderait l'Alsace Lorraine, la Pologne et le Slesvig; qu'il n'y aurait rien de changé en Autriche-Hongrie, où le parti magyar et le parti allemand continueraien à faire graviter toute leur politique, qui a conduit à la guerre, autour de la politique prussienne; qu'il n'y aurait rien de changé dans les Balkans, où l'Allemagne et l'Autriche fortifiaient leur influence; qu'il n'y aurait rien de changé dans l'Empire ottoman, qui resterait la grande colonie d'exploitation de l'Allemagne et son point d'appui pour la *conquête de la Méditerranée* et des routes terrestres et navales de l'Asie. Cela voudrait dire que les principes au nom desquels les Alliés font la guerre et qui tendent à la proclamation du droit des nationalités et à l'établissement des démocraties pacifiques, feraient banque route au profit des principes de l'ancien droit de conquête, des mœurs et des institutions qui sont le fondement de l'Etat prussien, du militarisme prussien. Cela voudrait dire que l'Allemagne rétablirait son hégémonie sur le monde, qui ne tarderait pas à constater que la plus grande coalition de l'histoire a été impuissante à abattre l'empire militaire germanique et serait ramené à l'état d'esprit d'avant l'an 14, au fond duquel dominait le seul culte de la force.

Cela voudrait dire que les crimes, les brigandages, les destructions inutiles et systématiques, les violations du droit, toute cette politique basée sur le mépris de l'humanité resteraient impunis.

Cela voudrait dire, enfin, que cette paix ne coûterait rien à l'Allemagne ni en territoires, ni en force, ni en prestige, ni en argent, et qu'elle ne nous laisserait que des ruines, des misères et des deuils.

Ce serait le retour à une époque de barbarie à laquelle un matérialisme grossier donnerait un caractère particulièrement affreux. Un poids énorme de terreur et de nuit s'abattrait sur le monde.

Ce n'est pas tout. La paix, signée dans ces conditions ne serait pas une paix mais une trêve; elle créerait un état de guerre latent et permanent, parce que l'Allemagne, qui ne veut rien

abdiquer de ses principes et de ses ambitions, garderait l'avantage pour engager, dans le plus bref délai, une nouvelle guerre.

1^o *Elle aurait d'abord l'avantage que lui donne la supériorité de sa population.* Comparez le nombre des enfants allemands qui ont aujourd'hui de 1 à 16 ans au nombre des enfants français du même âge et comparez les effectifs que les deux adversaires pourraient mettre en ligne, dans quinze ou vingt ans;

2^o *Elle aurait l'avantage de conserver intact son outillage économique,* après avoir détruit l'outillage économique de la France du Nord, de la Belgique, de la Pologne russe, de la Roumanie et de la Serbie;

3^o *Elle disposerait d'un stock de marchandises fabriquées évalué à dix milliards,* dont elle inonderait les marchés du monde entier. Pendant que la France et ses Alliés referaient leur outillage, non seulement l'Allemagne retrouverait sa clientèle d'avant-guerre, mais, par la force même des choses, s'assurerait une clientèle nouvelle;

4^o *Son prestige s'étant accru du fait qu'elle aurait imposé sa volonté aux Alliés, et sa liberté restant entière, elle mènerait, au lendemain de la paix, sur le terrain diplomatique aussi bien que sur le terrain économique, une campagne acharnée.* Elle reprendrait toutes ses positions anciennes, renouerait ses intrigues, s'appliquerait à impressionner les peuples par ses soi-disant méthodes d'organisation, irait jusqu'à simuler des institutions démocratiques pour dissocier le bloc des démocraties, allumerait la guerre sociale au sein des vieilles sociétés, divisées par de vieux idéals moraux et politiques, et consommerait leur anéantissement.

Avec une telle paix, il n'y aurait plus de vie possible pour nous. Battus politiquement et militairement, nous resterions courbés sous la loi d'une puissance formidablement organisée pour les luttes économiques, ayant à disposition le charbon et le minerai, disposant de l'immense réseau artériel des chemins de fer, des canaux et des fleuves de l'Europe centrale et aboutissant à toutes les mers, au Nord, à l'Ouest et au Sud par la possession des grands ports.

Notre agriculture et notre industrie verraient bientôt se fermer devant elles le marché international.

Dès lors, il est facile de comprendre le sort qui serait réservé à nos travailleurs de l'atelier, de l'usine et de la terre, à ces soldats admirables de la paix, qui se sont montrés et se montrent chaque jour les plus magnifiques soldats de la guerre. Au seuil de ce monde nouveau, ils pourraient écrire comme sur la porte de l'Enfer de Dante :

« Vous qui entrez ici, abandonnez toute espérance ! »

Il faut donc tenir jusqu'à la victoire complète, parce qu'il faut que la France aille jusqu'au bout de sa chance miraculeuse et qu'elle recueille tous les avantages qu'elle a non seulement le droit, mais le devoir impérieux de tirer des circonstances exceptionnelles qui lui ont permis, dans la crise décisive, de résister à l'agression de son redoutable ennemi. C'est le seul moyen qu'elle ait d'échapper à la ruine et à la servitude.

Si l'Allemagne avait déclaré la guerre en 1905, en 1908 et même en 1911, que serait-il advenu ? Il suffit de se remémorer l'état de la Russie à ces différentes dates et aussi la situation diplomatique dans laquelle nous nous trouvions, par rapport à nos différents alliés d'aujourd'hui. Si, d'autre part, dans sa folle certitude de vaincre l'Europe facilement, l'Allemagne n'avait pas violé la neutralité de la Belgique, l'Angleterre se serait-elle levée au nom du droit ? Et si l'Allemagne, n'étant pas mise dans l'impossibilité de nuire, engageait une nouvelle guerre dans quinze ou vingt ans, qui peut affirmer que nous retrouverions des conditions aussi favorables et que nous rencontrerions les mêmes concours ?

La France ne peut pas pécher contre sa destinée. Elle ne peut pas davantage pécher contre l'esprit, car si, en se sauvant elle-même, elle a sauvé la civilisation, cela doit avoir un sens lointain et profond dans l'histoire future de l'humanité.

Pour que la victoire soit complète, décisive, incontestée, il faut que les buts de guerre des Alliés soient atteints, que la paix juste et que les garanties exigées par les gouvernements de l'Entente et par le président Wilson soient réalisées.

Mais il faut aussi que les causes permanentes d'insécurité et de désordre qui minaient l'Europe soient détruites.

Les Hohenzollern.

Or, ce sont les intrigues et les ambitions des Hohenzollern, que l'on trouve à l'origine de tous les conflits qui, depuis deux siècles, ont ensanglanté l'Europe.

Cette dynastie a toujours voulu dominer. Il s'en est suivi, depuis le XVIII^e siècle, une suite ininterrompue d'annexions, de spoliations, de guerres, car, chaque fois que cette dynastie a prétendu que l'équilibre était rompu à son désavantage c'est par la violence et au détriment de ses voisins qu'elle l'a rétabli.

La Pologne, le Danemark, la Turquie, les Etats slaves des Balkans, la Grèce, l'Italie, la France, ont été tour à tour victimes de cette politique de brigandage.

Ce sont les Hohenzollern, avec les Habsbourg pour complices, qui ont créé la question d'Orient qui, s'élargissant et s'aggravant d'année en année, a pris un caractère européen et est devenue un foyer d'incendie toujours menaçant.

Partout où ils ont disposé de la force, les Hohenzollern ont étouffé les nationalités qui naissaient ou qui tentaient de briser leurs chaînes. Ils ont déshonoré la guerre par un système atroce de barbarie féroce appliqué aux êtres et aux choses. Ils ont fait de l'armée l'instrument de leurs convoitises, et du soldat le bourreau de la liberté.

Avec leur noblesse hautaine, haineuse, invinciblement hostile au mouvement des idées modernes, avec leur caste militaire, arrogante et brutale, qui ne vit que de la guerre et pour la guerre, ils constituent au XX^e siècle un anachronisme et un défi. L'édifice élevé par Bismarck craque et chancelle. Conçu et bâti en violation des règles morales qui gouvernent le monde, il ne pouvait durer. Guillaume II en a précipité la ruine. La vieille Frusse périra avec lui. Et ces deux hommes, Bismarck

et le Hohenzollern, auront, par leur aveuglement et leur orgueil, compromis l'unité de l'Empire, brisé son hégémonie, ruiné ce qu'ils voulaient fonder et relevé ce qu'ils voulaient détruire.

IV

CE QUE LA VICTOIRE RAPPORTERA
AU MONDE ET A LA FRANCE

La victoire rapportera au monde l'ordre et la sécurité.

Elle fera pénétrer dans la conscience des gouvernements et des peuples le sentiment de la justice internationale; elle proclamera l'inviolabilité des patries et fermera l'ère des grandes guerres.

Le monde a pris les armes avec un esprit de croisade. La guerre de l'indépendance se terminera avec un esprit et un idéal qui marqueront l'avenir des nations de l'empreinte indélébile de la liberté et du droit.

La victoire rapportera à la France :

a) *L'Alsace-Lorraine*, par le retour de laquelle la France, une *entité* indivisible, sera reconstituée dans l'intégrité de sa personne morale, la plus haute de l'histoire;

b) *L'abrogation du traité de Francfort*, qui émancipera son commerce, son agriculture et son industrie paralysées depuis 1870; de nouveaux traités qui, en favorisant la mise en valeur de ses richesses économiques, accroîtront sa prospérité et sa puissance;

c) *La rectification de sa frontière et les garanties indispensables à sa sécurité.* Ces garanties peuvent être de plusieurs ordres et seront définies en temps opportun. Du point de vue exclusivement français et en dehors des cautions et sûretés communes qu'exigeront les Alliés, les plus importantes de ces garanties résident dans la substitution d'une frontière naturelle solide à la frontière artificielle qui lui fut imposée, et dans l'organisation d'un puissant glacis qui mettra désormais sa capitale à l'abri d'un coup de main.

d) *Le règlement du problème historique de ses rapports avec l'Allemagne.* Depuis deux mille ans, la France porte sur son épaulement le poids de la Germanie. Par les mérites que la France a acquis, par les services qu'elle a rendus aux hommes, aux idées, aux peuples, à l'humanité, les nations les plus vieilles, les plus jeunes, les plus grandes, les plus fières se sont solidarisées avec elle. C'est l'heure pour la France de liquider pour toujours le procès qui pèse sur sa vie nationale.

e) *La victoire donnera à la France la pacification intérieure et une foi ravivée et profonde en son destin.* Depuis 1870, nous étions des vaincus. Nous souffrions des défauts et des vices qui minent les vaincus. Il y eut des heures où nous nous dévorâmes les uns les autres. Nous fîmes croire à l'étranger que nous étions mortellement désunis. L'Allemand s'y trompa, car il n'était ni qualifié, ni préparé pour voir que nous sommes des idéalistes acharnés à poursuivre, à travers tous les obstacles et tous les orages, le plus haut idéal d'humanité et que nous sommes, en même temps, un peuple d'une vitalité splendide, mû par des forces immanentes irrésistibles nourri d'un sang généreux qui se renouvelle de siècle en siècle et rajeunit perpétuellement le génie français, la pensée française, l'âme guerrière française.

La guerre nous a fait éprouver la beauté et la force de l'union sacrée. La victoire démontrera que cette union s'impose impérativement dans la paix comme une discipline essentielle, si la France ne veut pas renoncer au bénéfice de son effort et de ses sacrifices, et elle contraindra tous les partis à s'y soumettre.

f) *La victoire fortifiera le parti démocratique européen que la Révolution française avait créé et provoquera dans tous les pays du monde la formation d'un parti français, c'est-à-dire qu'elle groupera des hommes à qui la France s'est révélée dans toute la splendeur de son passé que nos agitations du présent recouvriraient de mystère, et avec la signification morale et politique qu'elle a conquise pendant quinze siècles de vaillance et de vertu.*

g) *La victoire portera la France à l'apogée de la puissance et de la gloire.*

La grandeur de l'œuvre accomplie pour la défense de la liberté et du droit la consolera de ses deuils; le travail la paiera de ses sacrifices; la gloire, sa vieille passion, lui rendra les grands enthousiasmes créateurs qui marquent d'une empreinte privilégiée le pays de France, le peuple français, et, fière du contentement intérieur et de l'admiration universelle, elle se remettra à vivre pour elle-même et pour les grandes causes.

Raffermie par l'épreuve, retrémpee dans le sang et dans le feu, debout sur le plus haut sommet de l'histoire, elle apparaîtra au monde comme le symbole de l'honneur, comme le prototype des peuples libres et forts.

Brochures de Propagande

éditées par

LA LIGUE DE L'ENSEIGNEMENT

Toute la France debout pour toute la Guerre,

Par M. Louis BARTHOU.

Le Devoir et l'Effort français,

Par M. MILLERAND.

Les Commandements de la Patrie,

Par M. Paul DESCHANEL.

Sangliers de Germanie,

Par M. Paul RAMEAU.

Les Origines de la Guerre,

Par M. A. SENNELIER.

L'Or, l'Emprunt national, la Victoire et la Paix,

Par M. R.-J. LESIRE.

Les Raisons de tenir,

Par M. Léon ROBELIN.

Où nous en sommes,

Par M. Edouard DRIAULT.

La Victoire ou la Mort,

Par M. Léon BERTHAUT.

Les Origines et le Sens de la Grande Guerre,

Par M. Georges LEYGUES.



IMPRIMERIE
RIRACHOVSKY
50, Bd. St-Jacques
— PARIS —



Residenz
der Landshut

Residenz
der Erzbischöfe

Residenz
der Fürstbischöfe

Residenz
der Landshut

Residenz
der Erzbischöfe

Residenz
der Fürstbischöfe

Residenz
der Landshut

Residenz
der Erzbischöfe

Residenz
der Fürstbischöfe

Residencia
de Estudiantes

